

gés, des gens qui, pour s'assurer une bonne place en face du prédicateur, s'attroupent la nuit dans le cimetière et attendent de 11 heures du soir à 4 heures du matin, malgré le froid et le mauvais temps, que s'ouvrent les portes de l'église. L'auteur a beau se moquer, prétendre qu'on chercherait vainement un converti, il ne se console pas.

Comment devant ces diatribes à l'adresse des fils de Montfort, imitateurs de ses méthodes, ne pas s'imaginer que la secte ne l'épargna pas davantage. D'où, vraisemblablement, pour une grande partie du moins, l'erreur des biographes que nous citons plus haut. Mais les temps avaient changé, et de plus, l'homme que la mort, croyait-on, devait enterrer et réduire pour toujours au silence, se survivait dans cette petite troupe à qui l'on prêtait ni plus ni moins l'ambition de prendre la relève de la Compagnie de Jésus.

CHAPITRE XII

MONTFORT NE FUT SI PERSECUTE QUE PARCE QU'IL FUT INCOMPRIS

Logiquement, à le juger sur son extérieur, il ne pouvait être qu'un très grand saint ou un illusionné ou un tartufe

Le jansénisme écarté, voilà le problème des persécutions redevenu la croix des biographes. Avec le jansénisme, c'était si facile. Les pratiques de Montfort étaient mises hors de cause. Plus besoin de les justifier. Elles avaient seulement servi de prétexte aux persécuteurs. Bien plus, l'homme de Dieu apparaissait comme une sorte de martyr de l'orthodoxie.

Faudra-t-il désespérer de trouver une solution ; renoncer à comprendre notre saint et dire avec Louis Chaigne (1) : « Montfort nous a été envoyé comme un bolide. Il ne se discute pas. Il se refuse presque à toute analyse » ? Car, tout semble en effet avoir été essayé sans contenter personne.

Il ne nous semble pas cependant que ce problème — nous en avons déjà touché un mot dès nos premières pages — soit tellement difficile à résoudre.

Dans notre chapitre sur les épreuves auxquelles M. Grignion fut soumis à Saint-Sulpice, nous avons longuement parlé de ses singularités. Que le lecteur ne s'étonne pas que nous y revenions, ainsi que sur certains traits de la vie de notre saint.

A quoi principalement Blain (ch. XXXVIII) attribue-t-il les tribulations de son ami tout le long de sa carrière ? « Il faut dire ici un mot de ses manières, écrit-il du séminariste. Elles ne plaisaient pas à tout le monde, et il faut avouer qu'il en avait de

(1) Louis Chaigne : « Le Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort », p. 14.

bien singulières. Le séminaire de Saint-Sulpice, où la singularité est persécutée comme un grand vice, était le lieu le plus propre à les lui ôter. Car sans dire que les jeunes gens qui s'y rassemblent de toutes les Provinces de France se font une guerre innocente sur cet article, ne se passent rien qui puisse choquer les yeux et les oreilles et se divertissent si bien aux dépens de celui qui montre quelques manières extraordinaires, qu'il est obligé de s'en corriger au plus tôt ; l'esprit de la maison qui est un esprit de vie intérieure et cachée en Jésus-Christ est pleinement opposé à celui de singularité. Les supérieurs et les directeurs qui marchent et qui conduisent dans cette voie sont les hommes du monde les plus attentifs et les plus appliqués à la sanctification de ceux qui sont confiés à leurs soins ; ils sont si ennemis de tout ce qui paraît singulier et si opposés à ce qui sent l'extraordinaire qu'il est aisé de les perdre avec eux par leurs lumières et leur conduite. »

Et entamant le chapitre suivant qu'il intitule : *Ses manières extraordinaires. Combien elles lui ont attiré d'humiliations*, le mémorialiste continue : « Cependant il faut le dire à leur louange, quelques soins et quelques peines qu'ils aient pris pour corriger M. de Montfort de ces manières singulières et extraordinaires, ils n'ont pu y réussir ; il est sorti du séminaire avec elles comme il y était entré. Sans doute que Dieu voulait lui laisser ce contre-poids d'humiliations pour cacher sous ce manteau les vertus et les grâces extraordinaires dont il l'enrichissait.

« En effet, rien peut-être ne lui a plus attiré d'affront et de confusion ; et on peut dire qu'en portant partout avec lui des manières singulières il portait partout avec lui le sujet de ses peines et la cause, en partie, de ses persécutions.

« Dans le séminaire même de Saint-Sulpice où règne un esprit de paix, de douceur et de charité, combien de fois a-t-on vu ses manières tournées en ridicule et devenir le sujet de la récréation de plusieurs ! Il est vrai qu'il le souffrait avec une douceur et une patience encore plus singulières et extraordinaires que ne l'étaient ses manières ; il s'est même rencontré de ces gens qu'on nomme originaux, beaucoup plus extraordinaires et singuliers dans leurs manières que celui en qui il les persécutaient qui lui ont donné des soufflets lorsqu'il penchait la tête et la tournait de côté, pour l'obliger à la redresser ».

Singularités, manières singulières, « ce qui choque les yeux et les oreilles », telles sont les expressions dont se sert Blain. Impossible donc de se méprendre sur ce qu'il désigne par là et de faire confusion avec des pratiques d'ascèse, surtout quand il nous montre ces singularités moquées, ridiculisées, c'est-à-dire, évidemment, mimées, singées par les espiègles de la maison, combattues inlassablement pendant cinq ans par les supérieurs, mieux encore servant de cible pendant six mois aux traits de M. Brenier, et, malgré toute la bonne volonté du sujet, s'avérant incorrigibles.

De son côté, M. Leschassier, répondant à Mgr Girard, évêque de Poitiers, qui l'a interrogé sur le jeune prêtre, note que son « extérieur a quelque chose de singulier et que ses manières ne sont pas du goût de bien des gens ».

Autre texte de Blain (ch. LXI), plus clair encore. M. Grignion est allé à la porte d'une abbaye demander la charité pour l'amour de Dieu. « Comme il avait quelque chose de singulier dans le visage, dans la physionomie, aussi bien que dans les manières, dit le narrateur, la sœur à qui il parla en fut frappée, encore plus de son air dévot et de ces paroles tendres : pour l'amour de Dieu, avec lesquelles il demandait la charité ».

Il est donc manifeste que pour paraître singulier notre saint n'avait pas besoin de son misérable accoutrement ni de ses expéditions contre les faiseurs d'esclandre, ni de ses pittoresques mises en scène. Singulier il l'était par lui-même, dans sa propre personne, de la tête aux pieds. Les traits de son visage, l'expression de sa physionomie, ses intonations, ses gestes, sa manière de se tenir, de se présenter, tout était singulier en lui. On connaît de ces gens qui ne peuvent rien faire, ni vous avancer une chaise, ni vous ouvrir une porte, ni vous céder le pas, ni vous offrir de l'eau bénite, ni, s'ils sont prêtres, faire à l'autel le moindre geste liturgique, ne serait-ce que se laver et s'essuyer les doigts au *Lavabo*, sans y mettre de l'expression. Peut-être M. Grignion était-il de cette sorte. Si Blain eût été un Saint-Simon, nous le saurions sans doute. Ce que relève du moins le mémorialiste, c'est l'air dévot de son ami, cette tête immanquablement penchée sur l'épaule, les soupirs qui s'échappaient de sa poitrine oppressée à l'amusement de la communauté, les baisers dont il dévorait la petite statuette de la Sainte Vierge qu'il tenait habituellement dans sa main fermée. Maigres notations mais qui

nous montrent un homme à la dévotion spontanément et hautement expressive. Or il n'y a pas de raison qu'il n'en allât pas de même pour ses autres vertus. D'ailleurs Blain ne vient-il pas de nous dire que ses singularités ne s'accordaient pas avec l'esprit de la maison, esprit de vie intérieure et cachée en Jésus-Christ, en d'autres termes que ses vertus manquaient complètement de discrétion ? Et les biographes ne nous ont-ils pas conservé maints traits d'humilité, de patience, d'obéissance, de charité, de pardon des injures aussi accentués que sa dévotion ? Que le lecteur veuille bien se rappeler les divers épisodes de la mission de la Chevrière, ou encore se représenter le prédicateur dans l'église des Calvairiennes de Poitiers, essayant à genoux dans la chaire les invectives de M. le Villeroi, ou l'aumônier de l'hôpital lavant à genoux (une position commode !) la vaisselle des pauvres dans les cuisines de l'établissement. Encore ne voyons-nous que l'attitude de corps. Que devait-être l'expression du visage ? Evidemment c'était à peindre, et, pour les sceptiques, Tartufe n'eût pas mieux fait.

Encore s'il s'était contenté d'afficher ainsi ses vertus, à commencer par sa fringale d'humiliations ? Mais à ces grands dehors de sainteté il ajoute des airs de réformateur, de chargé de mission, d'envoyé du ciel. Partout il agit hautement, *tanquam auctoritatem habens*, passe par-dessus la tête des autorités civiles, se charge de la police des mœurs, circule à travers la ville, l'œil ouvert ; réprime les scandales, par la force s'il le faut ; terreur des libertins. A peine est-il entré, jeune prêtre, à l'hôpital de Poitiers, que le réformateur se révèle. Dans la troupe de M. Leuduger, c'est lui, quoique le benjamin, qui prend la tête. En quelque lieu qu'il donne la mission, il appelle à lui les procès, supprime les abus, des coutumes séculaires offensantes pour la religion, inhumations dans les églises, foires qui se tiennent le dimanche ou des jours de fête et qu'il disperse lui-même si elles continuent malgré ses avertissements. Il restaure, il fonde, trouve des ressources, sans trop s'inquiéter de ce que pensent ses supérieurs ecclésiastiques. Au reste ne se faisant jamais répéter une défense, pliant bagage sans réplique dans le court délai qui lui a été imparti pour sortir d'une ville ou d'un diocèse. Le fait-il par esprit d'obéissance ou parce que, s'expliquant et toléré, il ne se sentirait plus les coudées franches ? ses supérieurs peuvent se poser la question. En tout cas, sa réputation la plus solidement établie, dont il recueillera l'écho à Saint-Sulpice lors de ses pas-

sages, c'est qu'il n'en fait partout qu'à sa tête avec ses idées de perfection à lui, ses méthodes d'apostolat à lui. Etonnons-nous après cela que Blain, ainsi que nous l'avons vu, ait entendu des ecclésiastiques nantais le taxer d'un orgueil raffiné et d'une vanité insupportable. Or, de là à prendre ses vertus si voyantes pour de pures vertus de parade, il n'y avait pas loin. A leur sens, M. Grignon se croyait peut-être, comme les Pharisiens, un grand saint, au fond, il n'était comme eux qu'un cagot.

**

Ah ! si du moins, à l'occasion, il avait fait ce que ne fera jamais un Tartufe, s'était départi de son air dévot et de sa gravité pour égayer la compagnie de quelque bonne histoire, avait su s'amuser d'un trait piquant, rire d'un franc rire à quelque étourdissant quiproquo ! Supposé que Dom Bosco ait eu à mettre à la raison quelques ivrognes ou à vider un cabaret d'une bande de jeunes fous en train de faire du scandale, nous l'entendons d'ici raconter son exploit. Le curé d'Ars n'était guère moins spectaculaire que notre saint et Cottolengo guère moins pittoresque. Mais il y avait chez eux comme chez Dom Bosco des traits de caractère qui humanisaient leur sainteté et montraient qu'ils ne cherchaient pas à s'en faire accroire. C'était, chez l'un, chez l'autre, une rondeur, une jovialité, un pétilllement d'esprit, un humour, à un degré parfois même peu commun. Les saillies, les répliques malicieuses du Curé d'Ars ont fait fortune. Quelques années avant sa mort, il tombe, une première fois, gravement malade. Trois médecins sont appelés à son chevet. Pendant qu'ils délibèrent gravement : « Ah ! messieurs, gémit-il, je soutiens un terrible combat. — Contre qui donc, monsieur le curé ? — Contre trois médecins. S'il en vient un quatrième, je suis mort ». Un jour, il sent le bas de sa soutane qui s'accroche. Il se retourne. C'est une femme armée d'une paire de ciseaux qui voudrait en dérober un petit bout. Elle s'excuse : « Monsieur le curé, des reliques, des reliques ». Et lui : « Des reliques ? Mais faites-en, ma bonne ».

Dom Bosco, de qui les projets grandioses font parler et sourire Turin, voit arriver chez lui deux importants chanoines. Il devine sans peine l'objet de leur visite. On cause et, de fil en aiguille, on en vient à ses projets. De l'air le plus sérieux, il les montre en effet immenses, immenses ! « Et ces innombrables

enfants que vous allez recueillir, Dom Bosco, de quoi d'abord allez-vous les habiller ? — De quoi ? mais ! de vertu ». Les deux enquêteurs se regardent. Pas de doute, ce pauvre Dom Bosco est bien atteint de mégalomanie. Une voiture fermée a été prévue et attend à la porte. « Voulez-vous faire avec nous une petite sortie en ville ? — Mais comment donc ! Avec plaisir. » Il prend son chapeau, sort avec eux, leur ouvre la portière : « Montez, messieurs. — Mais non, montez, Dom Bosco. — Je ne me le permettrais pas ; montez, messieurs ». Les deux chanoines s'exécutent. Dom Bosco ferme sur eux la portière et crie au cocher : « A l'hospice des aliénés ». L'attelage part au trot. Grande surprise à l'arrivée. Un seul malade était attendu et voilà qu'on en amène deux... Naturellement, l'aventure fit le tour de la ville (2).

De Montfort, n'attendez rien de pareil. Il est incapable, nous l'avons vu à Saint-Sulpice, de conter avec naturel une anecdote amusante, de faire valoir un trait d'esprit. On a de lui des mots sublimes, on n'en a pas de spirituels. Sa vie foisonne d'épisodes pittoresques qui ne demanderaient qu'un rien d'humour pour être d'une piquante saveur. Ce rien, ne le cherchez pas. C'est une plaisante aventure que le trait suivant. Facilement on prêterait au missionnaire une intention légèrement facétieuse. Qu'on lise Grandet, le premier narrateur ; la pensée du saint apparaît purement moralisatrice.

Etant venu à Dinan, au diocèse de Saint-Malo, l'homme de Dieu, écrit Grandet (p. 109), logea chez messieurs de la mission, « trois ou quatre jours après son arrivée, il eût la dévotion d'aller dire la sainte Messe au Couvent des Jacobins, où était alors un de ses frères religieux qui prenait soin de la sacristie. Sa piété le porta à célébrer les divins Mystères à l'autel du Bienheureux Raymond de la Roche, dominicain, l'un des plus grands zélateurs du saint Rosaire et des plus fervents réformateurs de son Ordre ;

(2) En pareille circonstance, M. Grignion ne se serait-il pas laissé enfermer, trop heureux de passer pour un fou ? On serait peut-être tenté d'alléguer contre les lignes suivantes ce que dit Mme d'Orion, la jeune et vive châtelaine de Villiers-en-Plaine, qui le reçut à sa table, au cours de la mission : « que ses conversations étaient très gaies, très édifiantes et très amusantes ». Ne séparons point ces épithètes. Le saint n'était pas morose. Nous l'avons vu très joyeux, au contraire, recevant même en riant les condoléances de ceux qui croyaient devoir lui en apporter après quelque fâcheuse aventure. Ses missions lui fournissaient quantité de traits édifiants et pittoresques qu'il savait conter à l'occasion avec un véritable talent de narrateur et de metteur en scène. Ce n'est pas l'art de décrire qui lui manquait, ni la pointe, on le voit bien à certains de ses cantiques. Il aurait eu facilement des mots mordants, si la charité ne l'avait retenu.

il entra dans la sacristie et y reconnut fort bien son frère sans en être connu, et lui dit, mon cher frère, je vous prie de me donner des ornements pour dire la sainte Messe, sans lui faire aucun autre compliment : ce religieux qui était prêtre depuis longtemps, se trouva choqué de ce qu'il ne l'avait appelé que frère, et sans le regarder d'un bon œil, il alla quérir les plus pauvres ornements de la sacristie et deux bouts de cierges longs comme le doigt, voulant se venger par là du mépris qu'il croyait que ce prêtre avait fait de lui. Après la sainte messe, M. de Montfort remercia le sacristain, en l'appelant encore son cher Frère, et le pria de lui garder les mêmes ornements pour le lendemain. Ce religieux croyant que ce prêtre affectait de l'insulter, demanda pendant qu'il faisait son action de grâces, à Frère Mathurin qui avait servi la messe, comment il s'appelait et d'un ton de colère, il lui dit qu'il ne savait pas vivre. Je veux qu'il sache, dit-il, que je m'appelle Père, que je suis prêtre, que je prêche et que je dis la messe, et que je confesse. Frère Mathurin à qui M. Grignion avait défendu de le nommer, l'excusa le mieux qu'il put, et lui dit que c'était un prêtre étranger et qu'il devait lui pardonner cette incivilité ; l'après-midi du même jour, le sacristain rencontra encore le Frère Mathurin dans une rue de la ville, et comme cette prétendue injure lui tenait fort au cœur, il lui demanda pour la seconde fois le nom de ce prêtre qui avait dit la messe dans leur église ; alors Frère Mathurin qui avait bien de la peine à s'empêcher de rire, lui répondit qu'il s'appelait M. de Montfort : je ne connais point ce nom-là, dit le sacristain ; car il y avait plus de dix-huit ans que M. Grignion avait pris ce surnom ; alors Frère Mathurin lui dit ouvertement qu'il se nommait Grignion de Montfort et qu'il était originaire de Montfort-la-Cane : « C'est donc mon frère, répartit ce religieux. Oui, sans doute, lui dit Frère Mathurin ; alors le Père faisant de grandes exclamations, fut fort surpris du détachement de son frère, et fâché de ne l'avoir pas connu. Le lendemain, M. de Montfort étant entré dans la sacristie des Jacobins pour dire la messe, son frère l'embrassa très cordialement, et lui fit reproche de ce qu'il ne s'était pas fait connaître ; alors le serviteur de Dieu lui dit : De quoi vous plaignez-vous ? Je vous ai appelé mon cher Frère, ne l'êtes-vous pas ? Pouvais-je vous donner des marques plus tendres de mon amitié ? après quoi le sacristain lui fit réparation d'honneur, en lui donnant les plus beaux ornements et prôna partout sa vertu ».

C'était une habitude chez notre saint de se présenter incognito, en étranger, en indigent, chez les personnes dont il voulait éprouver la charité. Tout récemment sa nourrice et l'abbesse d'un illustre monastère l'avaient appris à leurs dépens. Blain (ch. LXI) nous a conté d'une façon charmante ce dernier trait, dont nous avons déjà dit un mot pour noter l'extérieur singulier de notre saint.

« L'homme de Dieu passant un jour par l'abbaye de Fontevrault où il avait fait recevoir une de ses sœurs (Sylvie), je crois, en qualité de converse, alla à son ordinaire, y demander la charité pour l'amour de Dieu. Comme il avait quelque chose de singulier dans le visage, dans la physionomie, aussi bien que dans les manières, la sœur à qui il parla en fut frappée, encore plus de cet air dévot et de ces paroles tendres : pour l'amour de Dieu, avec lesquelles il demandait la charité. Il n'en fallut pas tant pour piquer la curiosité d'une fille, qui voulut la satisfaire par un tas de questions ; mais le dévot mendiant pour toute réponse, répétait : je demande la charité pour l'amour de Dieu. La curiosité de la sœur encore plus enflammée crut qu'en faisant venir Madame l'Abbesse elle tirerait facilement du prêtre passager son nom et tout ce qu'elle désirait en savoir. La Dame, prévenue par la sœur, n'eut pas moins de curiosité qu'elle, mais, voyant toutes ses questions éludées, voyant que le prêtre ne lui disait pour toute réponse que ces paroles : *Madame, à quoi bon me demander mon nom ? Ce n'est pas pour moi, mais pour l'amour de Dieu que je vous demande la charité*, elle le renvoya comme un insensé.

« Le pauvre voyageur très las et très fatigué reçut ce refus avec une patience héroïque et se contenta de dire à la sœur du dehors : *Si Madame me connaissait, elle ne me refuserait pas la charité*. Ces paroles rapportées au couvent excitèrent de nouveau la curiosité des religieuses et devinrent un mystère qu'elles n'auraient jamais compris sans la sœur de M. Grignon qui le leur expliqua. En effet, après s'être fait rendre compte de son air et de sa figure si remarquable par son nez aquilin, elle dit : C'est mon frère. Or, elle leur avait souvent parlé de ce frère et leur avait inspiré un grand désir de le voir. On envoya donc, au plus tôt, courir après lui, lui faire des excuses et le prier de revenir, mais l'homme de Dieu, indigné de ce qu'on voulait faire en sa considération ce qu'on n'avait pas voulu faire pour celle de Dieu, répondit : « Madame l'Abbesse n'a pas voulu me faire la charité pour l'amour de Dieu, maintenant elle me l'offre pour

l'amour de moi, je la remercie ». Cela dit, quelque besoin qu'il eût de repos et de nourriture, il alla les chercher chez les pauvres de la campagne, selon son habitude ».

Peu après, c'était de tour de la nourrice. Le missionnaire allait précisément à Dinan, où il rencontrera son frère Joseph, le sacristain. On était aux environs de la Toussaint. Montfort-la-Cane se trouvait sur sa route. Il s'y arrêta ; mais au lieu de descendre chez ses parents, au proche village de Heurtebise, où sa vieille nourrice, la mère Andrée, s'était retirée chez son gendre, il envoya le Frère Mathurin lui demander l'hospitalité pour un pauvre prêtre dont il devait taire le nom et pour son compagnon. Arrivé, le Frère eut beau répéter : « Pour l'amour de Dieu », la mère Andrée et son gendre se montrèrent insensibles. Même refus chez le fermier voisin et à une troisième porte où les deux voyageurs allèrent frapper ensemble. Enfin, un vieillard qui vivait seul, Pierre Belin, les accueillit avec joie, les invita à partager son repas et leur offrit de la paille pour la nuit. Cependant, il examinait avec curiosité ce prêtre qui ne voulait pas dire son nom et dont les traits, la voix, les manières ne lui semblaient pas inconnus. Mais c'est M. Grignon, le fils de l'ancien avocat, se dit-il enfin. Le missionnaire dut avouer que c'était lui en effet et pourquoi il n'était pas allé demander l'hospitalité aux moines de l'abbaye ou à M. Félix Grignon, miseur (trésorier-payeur) de la ville. Le lendemain, tout le village était instruit de la nouvelle. Désolation générale, de la nourrice surtout. Chacun protesta que, si on avait su... ! La mère Andrée, tout en larmes, se jeta aux pieds de M. Grignon, le suppliant de venir loger chez elle avec son compagnon. Il se laissa toucher. Mais en prenant congé d'elle, quelques jours après, « Andrée, lui dit-il, vous avez bien pris soin de moi, mais vous n'êtes pas charitable. Oubliez M. de Montfort : il n'est rien ; pensez à Jésus-Christ qui est tout. C'est lui qu'il faut regarder dans la personne des pauvres ».

On le voit, ici comme à Fontevrault, aucune idée de mystification. C'est une morale en action, bien dans la manière concrète de notre saint. L'épisode de l'église des dominicains à Dinan est évidemment du même esprit. Ainsi le comprit d'ailleurs le Père sacristain qui n'en rit pas, mais s'extasia sur la vertu de son cher frère, si détaché même des siens, si désireux qu'on l'oubliait pour ne penser qu'à Jésus-Christ.

Maintenant, à ce sérieux, à cette gravité aimable et souriante tant qu'on voudra, ajoutez un air de grandeur, que note Besnard et que la plupart des biographes n'ont pas pris garde à relever.

Les actions les plus vulgaires, les besognes les plus viles, l'homme de Dieu les ennoblit en y mettant sa manière. Que, le balai et la pelle à la main, il nettoie d'ordures la cour de l'hôpital de Poitiers, qu'il vide les bassins des alités ou lave la vaisselle, qu'il roule les brouettes, gâche le mortier ou que, perché au haut d'une échelle, il brosse les murs crasseux d'une église, c'est avec la même dignité sacerdotale que s'il accomplissait une fonction sacrée. Ne fait-il pas d'ailleurs ce dernier nettoyage, vêtu du surplis et chantant des cantiques avec les personnes qui lui aidaient ? dit Grandet (p. 310).

Cette gravité religieuse contrastait parfois si fort avec l'aspect drolatique de l'action qu'on eût dit qu'il n'avait pas le moindre sens du ridicule. A son retour de Normandie, il s'en fallut de peu qu'il n'entrât à Nantes, le Frère Nicolas sur son dos. Trois lieues avant cette ville, celui-ci, qui avait été son compagnon de route, traînait si pitoyablement la jambe que l'infatigable marcheur lui offrit avec insistance de le charger sur ses épaules. Le Frère s'y refusant obstinément, il le débarrassa du moins d'un vêtement lourd et encombrant et, le prenant par-dessous le bras, le remorqua le reste du chemin. « Nous trouvions de temps en temps, raconte Nicolas, des troupes de messieurs et de dames et d'autres personnes qui venaient de Nantes. Je lui disais : « Mon cher Père, que dira tout ce monde ? — Mon cher fils, me répondait-il, que dira notre bon Jésus qui nous voit ? » ». Il aurait servi de monture au Frère que, rencontrant de ses connaissances nantaises, il ne leur eût certainement pas adressé un mot de plaisanterie sur le spectacle qu'il offrait, ce spectacle étant consacré, dans sa pensée, à Dieu et aux anges et méritant le respect que l'on doit aux choses saintes. C'étaient là, comme on le voit, de ces actions bien propres à le faire passer pour un excentrique, à moins qu'avec son air recueilli on ne le prit alors pour un grand saint ou tout simplement pour un hypocrite qui cherchait à attirer l'attention par ses extravagances et à provoquer l'admiration en affectant un mépris absolu du qu'en-dira-t-on ?.

Ne l'imaginez pas avec moins de dignité et un moindre air de grandeur quand il se présente dans les cabarets et les tripots, renverse les tables et enjoint aux joueurs et aux buveurs en querelle de vider les lieux, ou qu'il aborde sur une place publique un officier du roi qui blasphème. Plus d'une fois en ces circonstances, des libertins menacèrent de lui passer leur épée à tra-

vers le corps. Mais plus ils se déchaînaient, plus son calme, son regard dominateur, son crucifix levé à bout de bras, les impressionnaient. L'homme apparaissait comme revêtu d'une autorité et d'un pouvoir surnaturels, un justicier de Dieu, et la bande se retirait en tremblant.

« Ne le frappons pas, il nous en arriverait malheur », disait à des camarades furieux, dont le missionnaire venait de briser à coups de pied la table de jeu, un soldat qui n'était pas nécessairement superstitieux... « On connaissait à cet homme tant de piété, écrira M. Le Normand, procureur du Roi au Présidial de Poitiers, qu'il n'était personne qui ne le craignît. Il marchait dans nos rues avec un air de béatifié, toujours suivi de plusieurs personnes ; il ne cherchait que l'occasion de réprimer le vice ». Nous citerons plus loin tout le texte de Grandet racontant comment, un jour, à lui seul, le missionnaire mit en fuite toute une foire et frappa vendeurs et acheteurs de bétail d'une terreur panique.

« Il parut dans le petit séminaire de Saint-Sulpice rempli alors de la plus fervente jeunesse comme un aigle qui s'élève et va se perdre dans les nues », écrit Blain. Cet aigle, nous le retrouverons quand nous parlerons du mystique. Mais, mystique ou non, tout impressionnait chez lui. Vous vous sentiez non pas seulement devant quelqu'un de singulier, mais devant quelqu'un d'extraordinaire, en présence d'un homme qui vous dépassait, qui sortait des normes communes. Cela n'expliquerait-il pas en partie le ton que prenaient les ecclésiastiques qui voulaient lui dire son fait ? Ils parlent haut, ils éclatent, ils invectivent, ils menacent, ils s'ameutent s'ils le peuvent pour donner ensemble de la voix. On dirait des gens qui se sentent interdits et qui ont besoin de se donner du cœur.

Ainsi donc nous relevons chez Montfort quatre choses très capables de le faire soupçonner d'hypocrisie.

D'abord un naturel d'une expressivité extrême, irréductible, soutenu par une physionomie d'un relief frappant ; double caractère qui rendait ses pratiques de vertu spectaculaires au plus haut point.

Ensuite, dans ses entreprises les plus hardies et ses actions les plus déconcertantes, l'air d'autorité d'un chargé de mission, n'ayant de compte à rendre qu'à Dieu.

Troisièmement, quelque chose qu'il fit, un air dévot, un ton dévot, avec une sorte de gravité liturgique, que relevait encore un air de grandeur.

Enfin, une maîtrise absolue de lui-même qui le montrait parfaitement de taille à jouer la comédie, la haute comédie.

En fait, dans les persécutions qui lui vinrent d'ecclésiastiques, les seules, à vrai dire, qui pussent compromettre son ministère, toujours apparaît le soupçon. Ce ne fut pas pour un misérable bûcher et une figure du diable que M. le Villeroi éclata contre lui et que M. de la Poype lui interdit sa ville épiscopale ; ce ne fut pas à cause de l'affaire du Calvaire de Pontchâteau que M. de Beauvau l'éconduisit peu à peu de son diocèse. Un homme intraitable, d'un orgueil raffiné et d'une vanité insupportable, disaient plusieurs de ses anciens associés nantais, et le prélat lui-même haussant les épaules et donnant des signes d'impatience quand, le missionnaire mort en odeur de sainteté, il entendait célébrer ses vertus et lui attribuer des miracles, jugeant même que, si le tribunal de l'Inquisition eût existé, on eût bien fait d'y déférer de tels panégyristes. Et dans le monde d'Eglise n'est-ce pas toujours, comme nous l'avons dit, la même accusation qui revient : qu'il est un hypocrite, quand on n'ajoute pas un voleur, un simoniaque, un sorcier, un enchanteur, pis encore, un vagabond aux mœurs inavouables ? Que ce soit à la Chevrolière, à Montfort, à l'occasion de Saint-Lazare, à La Rochelle, à Saintes, que ce soit dans les palais épiscopaux ou dans son entourage, partout où il est accusé par les membres du clergé c'est d'abord d'hypocrisie. Même les ecclésiastiques qui jugèrent plus habile de ne le représenter à Mgr. de Champflour que comme un esprit impétueux et brouillon, au zèle bizarre, se mêlant de tout, font courir bien d'autres bruits dans le public rochelais : « Ce prêtre étranger qui prêchait aux jacobins, écrit Besnard, n'était qu'un coureur, un aventurier, un bateleur, un hypocrite, un enchanteur, un possédé, un sorcier, un antéchrist ».

Et qu'on ne prenne pas de telles accusations pour paroles en l'air. Ces ecclésiastiques croyaient à ces infamies. *Voleur, simoniaque*: le missionnaire jugera prudent de se défaire au plus tôt des sommes qu'il aura recueillies pour les indigents. » Ce dépouillement universel de toutes choses, où était parvenu M. Grignon, écrit Grandet (p. 352), n'empêcha pas les ennemis du bien qu'il faisait, de l'accuser très souvent d'exaction et

d'avarice, disant qu'il s'appropriait toutes les restitutions déterminées ou indéterminées qui se faisaient à ses missions, et qu'il refusait l'absolution à ceux qui ne voulait pas lui donner de l'argent, ce qui l'obligea en sortant de Nantes, de réitérer le vœu de pauvreté qu'il avait déjà fait, et de ne plus toucher l'argent des restitutions indéterminées, le faisant mettre dans un tronc, dont MM. les curés auraient une clef et lui l'autre, et il n'était ouvert qu'en présence de trois témoins, et l'argent à l'instant distribué au profit des pauvres, ou destiné pour la décoration ou réparation des églises ». *Sorcier* : la sorcellerie est en baisse de crédit dans la chrétienté. On n'en est plus au cent quarante-neuf bûchers allumés et aux soixante-dix-huit sentences de bannissement prononcées pour ce fait, de 1500 à 1650, dans le seul comté de Namur ; et en 1682 une ordonnance de Louis XIV avait mis fin en France aux poursuites contre les sorciers. Le poison, plus sûr, avait remplacé, au moins dans la haute société, les philtres, les charmes, les envoûtements et les incantations, témoin le procès, en 1676, de la marquise de Brinvilliers.

Mais la Bretagne, même la haute Bretagne, est en retard et la troupe de M. Lauduger a encore l'esprit hanté par les diableries de *l'Iniquité de la Montagne*, cette secte satanique dont, en 1649, Julien Maunoir, successeur de Michel Le Noblets, avait découvert l'existence alors qu'il prêchait la mission à Saint-Guen. D'innombrables adeptes tenaient des assemblées nocturnes dans une lande immense et déserte et s'adonnaient, à la lueur des torches de poix et de résine, aux pires abominations, dansant autour d'un trône où siégeait un monstre horrible, l'adorant, lui donnant de honteux baisers, se livrant à lui corps et âme, reniant Dieu, Jésus-Christ, la Vierge Marie, les sacrements et la sainte Eglise, et abjurant la foi de leur baptême. Après quoi, pour sceller le pacte infernal, ils étaient marqués sur le cou d'un signe indélébile et avaient leur nom inscrit sur un livre noir avec le sang tiré d'un de leurs doigts. Une mission était-elle donnée dans une paroisse, des hommes armés couraient, la nuit, de maison en maison, arrachant aux irrésolus la promesse de n'y pas prendre part. A quoi bon d'ailleurs ? Le signe baptismal était effacé, effacé à jamais, et le baptême ne se renouvelle pas.

« Nous sommes trois cents prêtres, écrivait en 1672, le P. Maunoir, qui travaillons ensemble dans les missions et non sans succès, à ruiner l'œuvre du démon dans ces contrées. Nul de nous n'a jamais entendu la confession d'aucun de ces grands

criminels de la synagogue infernale sans que celui-ci ait avoué qu'une vision du ciel l'avait seule conduit à nos pieds ». Qu'y avait-il de vraiment préternaturel dans ces louches diableries ? Sorciers, sourciers et, de nos jours, guérisseurs, radiesthésistes, se croient facilement des dons mystérieux et se suggestionnent eux-mêmes avant de suggestionner, et non parfois sans résultat, leurs clients ?

Quoi qu'il en soit, parmi le bas clergé surtout, quantité d'excellents prêtres croyaient facilement aux sorciers et à leurs pouvoirs occultes. Or, il arrivait à M. Grignon de voir à travers les murs, d'entendre à distance ce qui se murmurait à l'oreille, d'opérer des guérisons, de multiplier les pains, de lire dans les consciences, de faire des prédictions, principalement des menaces de châtiments, qui se trouvaient réalisées. On constatait chez lui une influence singulière sur les esprits ; il fascinait les foules ; d'un mot, d'un regard, il retournait une âme de misérable. Peut-être aussi trouvait-on qu'il y avait quelque chose d'énigmatique, de secret dans sa conduite, et soupçonnait-on de l'inavouable. Il recherchait la solitude, s'enfonçait dans la retraite des bois, se confinait, pour la durée parfois d'une mission, dans une grange abandonnée, dans un ermitage en ruine, dans une grotte, s'enfermait à double tour dans sa chambre où on l'avait entendu en colloque, bien que personne que lui n'y fut entrée (3).

Notons dès maintenant qu'on ne passe point pour un Tartufe un maître fourbe, sans témoigner d'une parfaite maîtrise de soi-même et d'une habileté consommée, ce qui est exactement le contraire de l'exalté que s'imaginent certains historiens et qu'ils ne manquent pas de mettre en scène. Un comédien de vertu aura parfois intérêt à jouer l'extravagant, mais non pas l'exalté, à moins qu'il ne se présente comme un chef de secte et ne prétende que s'il se comporte en hystérique, c'est illuminé par l'Esprit-Saint et dans les transports de l'extase, ce dont nous ne voyons pas que Montfort ait été jamais accusé.

C'est là tout le secret des persécutions. Incarnation populaire des béatitudes évangéliques, Grignon de Montfort éveilla par ses grands dehors de sainteté la suspicion de plusieurs ecclésiastiques,

(3) Exagérons-nous ? Le P. Le Crom (p. 291) fait justement remarquer qu'à la mission de Saint-Christophe-du-Ligneron (1712), on vivait en plein surnaturel. N'en avait-il pas été de même à la Chèze, d'après le recteur M. Jagu, dont nous citerons le rapport dans notre ch. sur les charismes. Les confrères de M. Grignon ne pouvaient ignorer les faits. Comment les interprétèrent-ils ?

tiques, même d'évêques, et par ses allures de réformateur acheva de les mettre en défiance. Il était humain que la passion s'en mêlât. A elle seule elle n'explique rien. Les persécutions furent le triomphe de Montfort. A défaut du martyre elles comblèrent le vœu de cet amant passionné de la croix ; elles l'auroolèrent aux yeux du peuple à qui Dieu l'avait particulièrement envoyé ; elles achevèrent dans sa personne, pour l'édification de ses évangélisés, l'image de Jésus-Christ.